

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 28

Artikel: Les ruses de l'amour
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196988>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sont extraits. La terrasse terminée, les matériaux arrivent, non comme autrefois, en tas, mais au fur et à mesure des besoins, étiquetés, numérotés, appareillés; meuliers, pierres, sables, plâtres, ciments, bois.

L'entrepreneur, de son cabinet, commande les dimensions, on les lui expédie bonnes à poser. Au fur et à mesure de leur arrivée, les matériaux sont conduits par de petits wagonnets à pied d'œuvre. On dresse la chèvre et les poutres, le matin dès l'aube, sans bruit.

Une grue installée à l'intérieur monte incessamment sans efforts les matériaux à leur place.

Le béton se fait par une machine spéciale. Le gros œuvre terminé, arrivent les couvreurs, les charpentiers, les zingueurs, les mouleurs, les sculpteurs, les ravaleurs qui, la *ripe* à la main, derrière la façade de planche, donnent à l'immeuble le dernier coup de fini. Puis les menuisiers, marbriers, stucateurs, tapissiers, gaziers, font les installations intérieures et un beau matin la maison, toute pimpante et claire, sort de son alvéole de bois, prête à être habitée.

Le portrait du Pape.

Léon XIII, on le sait, est très modeste. Cette modestie et la crainte des fatigues de la pose, crainte bien naturelle à son âge, l'avaient toujours engagé à répondre par une fin de non-recevoir aux sollicitations des peintres les plus renommés, désireux de faire son portrait.

Mais le Saint-Père avait compté sans Chartran, le grand portraitiste français, devant la ruse duquel son inflexible parti-pris dut céder.

L'histoire est piquante. Voici comment elle est contée par M. Emile Blavet, dans le journal *La France*. Le manque de place nous oblige à résumer :

Dans un moment où la politique pontificale manifestait des sentiments sympathiques à la France, Chartran obtint, par l'entremise de M. Lefèvre de Behaine, ministre de France auprès du Vatican, une audience intime du Pape.

A l'heure dite, Chartran franchissait le seuil des appartements particuliers, tenant sous son bras un paquet assez volumineux enveloppé de serge verte. Sa Sainteté l'accueillit avec son bon sourire :

— Je suis heureux, dit-elle au visiteur, de recevoir un artiste de votre talent, et surtout un artiste français. Mais je dois vous prévenir tout d'abord que je me suis fait une règle absolue de ne jamais poser pour un peintre... Je suis vieux, ma pauvre santé ne me permet pas cet effort plusieurs fois renouvelé...

— Qu'à cela ne tienne, Saint-Père ! répondit Chartran. Si la crainte de la fatigue est le seul obstacle à la réalisation de mon vœu le plus cher, il est vaincu d'avance.

Et, dépliant la serge verte, il en sortit une toile d'un mètre sur quatre-vingt-dix, qui fit pousser au Pape un petit cri de surprise admirative.

— Mais c'est mon portrait, s'écria-t-il, et d'une ressemblance, d'un fini !

— Non, Saint-Père, ce n'est que l'esquisse, une esquisse très poussée, que j'ai faite avec mes souvenirs, en m'aidant de la gravure et de la photographie, pour vous épargner les horreurs de la pose !... Votre Sainteté se laissera-t-elle fléchir ?

Et, comme il s'était agenouillé pour mettre en meilleur jour son esquisse :

— Voyez, Saint-Père, je vous le demande à genoux !

Léon XIII était désarmé. Il se défendit mollement, pour la forme !

— Ne comptez pas au moins que je vous donne plus d'une demi-heure, trois quarts d'heure au plus !

— Cela me suffira.

— Demain, alors !

Le lendemain, dans la grande salle du Consistoire secret, voisine des appartements du Pape, et disposée en ateliers, le peintre et son auguste modèle se trouvèrent face à face.

Une demi-heure passa, puis une heure, puis deux, sans que Léon XIII eût l'air de se souvenir qu'il avait limité lui-même la durée de la séance. Heures exquises pour l'artiste, délicieusement bercé par la parole, tour à tour enjouée ou grave, spirituelle ou profonde, de ce noble esprit ouvert à toutes les belles et grandes choses de l'intelligence et de l'art ; par cette canterie à bâtons rompus, où s'affirmaient

de vives sympathies pour la France. Tout cela sur un ton de familiarité paternelle, dans le plus pur français, avec une pointe d'accent méridional, qui lui donnait une étrange saveur.

Cette séance fut suivie de cinq autres, et, le dernier coup de pinceau donné, le Pape ne marchandait pas ses compliments à l'artiste, et en témoignage de sa satisfaction, il lui remit un échin à ses armes, contenant, avec son portrait-miniature, une bénédiction écrite de sa main.

Le progrès aux champs.

Il faut pourtant que le progrès aille se nicher partout et, jusque dans le plus petit village, il envoie maintenant ses nouvelles inventions. Nous n'avons pas protesté — loin de là — lorsque les machines à fouler le raisin sont venues relever de corvée les *brandards* qui, pendant des temps infinis, tapaient dans leurs gerles à grands coups de pilon pour écraser les grappes, mais nous ne pouvons en faire autant pour les faucheuses mécaniques qui se promènent maintenant dans les champs sans plus de gêne que les vélos sur les routes.

C'est le progrès ! plus de lever, pour le paysan, à la première lueur de l'aurore, car les machines à faucher redoutent la rosée et les habitants du village pourront rester dans leurs lits et se retourner de l'autre côté lorsque la cloche de trois heures sonnera le départ pour les champs selon sa vieille habitude désormais inutile. Les premiers rayons du soleil ne seront plus salués par les propos joyeux des faneuses se mêlant au bruit de la faux qu'on aiguise et les faucheurs ne se grouperont plus autour du déjeuner matinal étalé sur les andains fleuris.

Mais, lorsque la chaleur du soleil aura bu jusqu'à la dernière goutte de rosée, les faucheuses aux lames brutales s'en iront par les prés embaumés saper les herbes et les fleurs.

Pauvres bluets, marguerites, esparcettes rouges ! vous frémissez en entendant les pas pressés des chevaux et le bruit de la machine redoutable qui vient à vous ! Hélas ! vous n'avez plus à attendre, pour clôturer votre courte et odorante vie, une mort pleine de poésie qui vous couche doucement sur l'herbe des andains, et, pour vous préparer à l'agonie prochaine, vous n'entendez plus le vieux chant des faucheurs :

Passé, passé, ô ma faux, repasse infatigable ;
Retourne sur tes pas et reviens en sifflant,
Arrondis sur le sol ton arc impitoyable
Et, souple, sous ma main, soutiens bien ton élan !
Abats la pâquerette et la haute héraclée,
Et l'esparcette rouge et l'odorant cerfueil,
Et la dent de lion, à la feuille effilée,
Et le trèfle surtout, qui des prés est l'orgueil.

M^{me} DESBOIS.

Le langage des gants.

Voici quelques indications sur le langage des gants usité entre amoureux dans la société anglaise.

Un *oui* se dit en laissant tomber un de ses gants.

On les roule dans la main droite pour dire *non*.

Si l'on veut faire entendre que l'on est indifférent, on dégante à demi la main gauche.

Pour indiquer que l'on désire être suivie, on se frappe l'épaule gauche de ses gants.

« Je ne vous aime plus du tout », se prononce en se donnant de petits coups sur le menton.

Pour « je vous hais », on retourne ses gants à l'envers.

« Je souhaiterais d'être près de vous », se dit en lissant gentiment ses gants.

Pour demander si l'on est aimée, on gante la main gauche en laissant le pouce à découvert.

Si l'on veut faire ce charmant aveu : « Je

vous aime », on laisse tomber les deux gants à la fois.

Pour mettre en garde : « Soyez attentif, on nous observe », on tourne ses gants autour de ses doigts.

Si l'on veut témoigner que l'on est fâchée, on frappe de ses gants le dessus de sa main ; furieuse, on les éloigne, etc., etc.

On assure que le langage des gants a été inventé par une jeune et ravissante amoureuse qui l'a généreusement enseigné à toutes ses amies.

A l'heure qu'il est, il n'y a pas une seule *young lady* qui ne le connaisse.

Madame la cigogne de Sauvabelin.

Voilà une personne que, sans doute, vous ne connaissez pas.

Il est très probable que la cigogne de Sauvabelin n'existe que dans la naïve imagination de trois enfants de notre ville, qui lui ont adressé trois petites lettres. Une de nos lectrices veut bien nous les communiquer.

Les cigognes, chacun le sait, passent, à tort ou à raison — en Allemagne surtout — pour les messagères du bon ange qui préside à la naissance de ces gentils bambins frais et roses, la joie de nos maisons. De là les requêtes ci-dessous.

Le facteur, ignorant le domicile de la destinataire, a déposé les lettres au restaurant du lac à patiner.

Voici ces missives, écrites sur papier de couleur tendre. L'orthographe, que nous respectons, fera la joie des membres de la société pour la réforme orthographique.

La première de ces lettres est écrite par un garçon ; les deux autres par des petites filles :

« Chère Sigogne ! — J'aimerais que tu m'envoies un petit Bébé garçon, silteplet. Un garçon qui est : Des yeux bleus, des cheveux noirs, les joues roses. Silteplet. — L'adresse est... »

« Chère Cigogne. — Je viens te demander un petit frère avec les cheveux noirs et des yeux bleus et les joues roses. Mon adresse est... »

« Chère Sigogne. — Je viens te demander une petite sœur avec les yeux bleus, les cheveux noirs, des dents blanches. — Notre adresse... »

Et que l'on dise encore qu'il n'y a plus d'enfants !

Les ruses de l'amour.

Un jeune employé d'une maison de banque de Berlin s'amouracha un beau jour de la fille de son patron et chercha à obtenir les bonnes grâces de la demoiselle en lui prêtant les nouveaux romans parus. Quand il crut pouvoir le faire, il écrivit sa déclaration.

Un jour le banquier rentre à la maison plus tôt que de coutume et ne trouve pas ces dames. Elles étaient encore à la promenade.

Il prend par mégarde sur la table un volume qui s'y trouvait ; c'était le roman à la mode, celui dont on parlait beaucoup. Il l'ouvre, le feuillet et remarque avec étonnement que quelques mots y sont soulignés au crayon, des mots tout ordinaires et fort inoffensifs, tels que *je*, etc. Il tourne les pages, c'est partout la même chose.

Une pensée lui vient — les pères de filles riches voient clair — il lit les uns après les autres les divers mots soulignés et déchiffre ce qui suit : Ma... demoiselle... vous... offenserais-je... si... je... vous... disais... que... je... vous... etc., bref, toute une lettre d'amour se terminant par ces mots : « Réponse... dans... le... prochain... chapitre. »

« Attends, pense le père, je m'en vais te donner ta réponse. » Il souligne lui-même quelques

mois, sonne son domestique, et lui remet le livre pour le porter au commis.

Celui-ci, tout ému, l'ouvre à la hâte. O délice! la réponse y est. Voyons ce qu'elle dit : Insolent... si... je... vous... trouve... encore... chez... moi... quand... je... rentrerai... au... bureau... je... vous... lance... par... la... fenêtre... Le... père...

Tableau!

Ao paradis.

Dou lulus que devezàvont dè la moo et dè cein qu'on dévint on iadzo qu'on a àoblià dè soclià, sè desont que cliào qu'aviont la concheince tranquilla n'avions rein à risquà et que tot àodrâi bin por leu mà que po cliào que n'éions pas brâvo, po lè braccillions et lè crouies dzeins, lài porrâi bin avâi onna soupliâie.

— Por mè, lào fâ on espèce dè soulon, qu'avâi mé fifâ dè quartetès que n'arâi du, n'é ni tiâ, ni robâ et ni met lo fû, et mè peinsò bin d'allâ ein paradis.

— Ah! ma fâ, se te lài vas, lài repond ion dâi dou compagnons, on lài vâo ètrè on boccon serrâ!

Monsu lo rédacteur,

Le vint dè sè passâ on affère d'au diabblio dein noutron veladzo. Lo régent s'étâi buetâ en titâ d'atzetâ onna vatse, et l'atzeta. Mâ sta bita se trova mechina po la traire et ne savâi coumeint sein preindrè po dressi stu cerf d'animau. On vesin qu'étâi prau fin l'âi dese que falliâ montâ à cambelion dessus et la fère traîrè per sa serveinta : noutron gaillâ lo crâi. On biau demeindze matin sè met d'einveron, et por itrè solido su sa bitâ, sè fe attatzi lè pi per dèzo la panse. Quand fut bin assolidâ, sa serveinte eimpougné son seillon et sa chàula; mâ quand le fut dèzo, la vatze coumeinça à lèvà la quiuâ et assomâvè lo pouro diabblio contrè lè tre de l'étrâillie. Criâvè Nanette, dètatze, dètatze, et la serveinta cru que falliâ dètatzi la vatze, sein que fe, et la vouâillè frou. Lo régent bouâillâvè d'arretâ sa monture desein que serrâi trâu tà po lo pridze qu'allavè senâ. Nion n'ousa l'arretâ; le châuta lè zadzè, lè terraux, et nion n'a revu ni la vatze ni lo régent. Lei ia quinzè dzo dè sein, et se lè dzeins dé voutrâ vela l'ont vu passâ, priâ lè per on mot dein voutron *Conteu* d'aveza noutra coumechon d'ecoulaz que ne sâ pas què fère dè noutra marmaille.

A quoi peuvent servir les yeux d'un chat.

Le voyageur célèbre, l'abbé Huc, ancien missionnaire apostolique en Chine, parle dans ses « Souvenirs d'un voyage en Chine » d'une découverte remarquable des Chinois relative aux yeux des chats, qui ont la propriété d'indiquer l'heure du jour d'une manière beaucoup plus juste que la montre la mieux réglée.

« Un jour, dit-il, que nous allions visiter quelques familles chrétiennes de cultivateurs, nous rencontrâmes tout près d'une ferme, un jeune Chinois qui faisait paître un buffle le long d'un sentier. Nous lui demandâmes, en passant et par découragement, s'il n'était pas encore midi. L'enfant leva la tête et, comme le soleil était caché derrière d'épais nuages, il ne put y lire sa réponse. — « Le soleil n'est pas clair, nous dit-il, mais attendez un instant... ». A ces mots il s'élança vers la ferme et revint quelques minutes après, portant un chat sous le bras. — « Il n'est pas encore midi, dit-il, tenez, voyez ». En disant cela, il nous montrait l'œil du chat dont il écartait les paupières avec ses deux mains. Nous regardâmes d'abord l'enfant, il était d'un sérieux admirable; puis le chat, qui, quoique étonné et peu satisfait de l'expérience qu'on faisait à son œil, était néanmoins d'une

complaisance parfaite. — « C'est bien, dimenez-vous à l'enfant; il n'est pas encore midi, merci ». Le jeune Chinois lâcha le chat, qui se sauva au grand galop, et nous continuâmes notre route.

Aussitôt que nous fûmes arrivés dans une maison de chrétiens, nous n'eûmes rien de plus pressé que de leur demander l'explication d'une chose qui était restée une énigme pour nous. Ils eurent la complaisance de nous montrer de quelle manière on pouvait se servir avantageusement d'un chat en guise de montre. Ils nous firent voir que la prunelle de son œil allait se retrécissant à mesure qu'on avançait vers midi; qu'à midi juste elle était comme un cheveu, comme une ligne d'une finesse extrême, tracée perpendiculairement sur l'œil; après midi la dilatation recommençait. »

Franchise et politesse. — Nous glanons ce passage dans un article de Mme Rose Morand, qui a pour titre : *Savoir-vivre et bienséance*. Après avoir énuméré les diverses attentions que doit à ses visiteurs une personne bien élevée, elle ajoute :

« Si par hasard une personne reste trop longtemps, vous éviterez soigneusement de lui faire comprendre que sa visite est longue, soit par un mot, soit par un geste, et surtout ne regardez pas la pendule. Serait-elle restée trois heures, au moment où elle se lève, vous devez lui dire : « Déjà?... » avec un ton de gracieuse amabilité. »

Il faut avouer que la bienséance a des exigences auxquelles il n'est pas toujours aisé de se soumettre.

Etudes pittoresques. — Sous ce titre le *Comptoir de phototypie* de Neuchâtel vient de lancer une bien intéressante publication. Il s'agit de la reproduction en couleur de 200 vues photographiques, prises dans les diverses parties du monde. Cette publication, éditée premièrement à Paris, a eu un si grand succès que le Comptoir de phototypie s'est rendu acquéreur de 200 clichés de cette collection, choisis parmi les meilleurs. Il paraît chaque semaine une livraison de 8 vues, pour le prix modique de 60 centimes. L'ouvrage complet comprendra 25 livraisons; il formera un superbe album, qui permettra d'accomplir, sans bouger de son fauteuil, un très attrayant voyage autour du monde. Les deux premières livraisons viennent de paraître; elles sont consacrées à l'Egypte et, d'emblée, donnent une idée de tout l'intérêt que présente cette belle publication.

Recette.

Cerises à la Condé. — Faites cuire du riz au lait sucré et vanillé; quand il est cuit, liez-le avec un jaune d'œuf. Faites-en une bordure dont vous garnirez le centre avec des cerises cuites en compote et soigneusement privées de leurs noyaux.

Boutades.

Le petit Paul, six ans, arrive chez le coiffeur et s'installe dans le fauteuil.

— Mon petit ami, comment voulez-vous que je vous coupe les cheveux? demande le coiffeur.

— Paul, sans hésiter: Comme papa, avec une grande place vide au milieu.

M. Prudhomme, en visite chez une dame, fait sauter sur ses genoux le petit Arthur, bambin de six ans qui montre de très grandes dispositions pour l'équitation.

— Hop! hop! ça t'amuse-t-il, mon jeune ami?

— Oui, monsieur, fait Arthur... mais pas tant que sur un vrai âne.

Un jour de chasse, l'empereur Joseph II ne trouva à manger, dans une ferme isolée, que deux œufs durs.

Comme on lui en demandait un prix exorbitant, il dit en payant :

— Il paraît que les œufs sont rares ici?

— Non, Sire, ce sont les empereurs.

Une dame, qui s'est fixée dernièrement dans notre ville, raconte, à qui veut l'entendre, qu'elle est issue d'une grande famille, qu'elle a reçu une éducation accomplie.

Par malheur, son style et son orthographe jurent un peu avec sa généalogie. L'autre jour, elle écrivait à un jeune avocat: « Mon cher monsieur, j'ai demain quelques personnes à couper, faites-moi le plaisir d'être des nôtres. »

— Mais, dit une de ses amies, qui lisait par-dessus son épaule, c'est *souper* que tu veux écrire?

— Suis-je assez étourdie! s'écrie, en rougisant, la descendante d'une grande famille, j'ai oublié de mettre une cédille sous le C.

Une dame qui vient de perdre une somme assez ronde dans la dernière crise, peste chaque jour contre les financiers qui l'ont mal conseillée. « Je serai maintenant forcée, disait-elle l'autre jour, de restreindre mes dépenses pour le bon plaisir de ces messieurs. Ainsi, nous prenions le café tous les jours avec mon mari, mais, dès aujourd'hui, je serai dans l'obligation de lui supprimer le sien. »

Au thé de Madame X.:

— Cette chère baronne a un cœur d'or. Quand il s'agit de venir en aide aux malheureux, elle donne à pleines mains.

— Ces malheureux, ont-ils de la chance qu'elle les ait si grandes!

Un ancien officier, tombé dans la misère, sollicitait une audience de Mazarin. « Je ne veux lui dire que deux mots », ajoutait-il.

— Deux mots soit, dit le cardinal, mais pas davantage.

Introduit dans la chambre du ministre, le solliciteur s'écrie :

— Froid! faim!

— Feu! pain! réplique le cardinal sur le même ton.

Et lui donne une pension.

Deux employés de bureau se prennent de querelle.

— Tu es le plus parfait imbécile de la création, dit l'un.

— Je ne connais pas d'être plus idiot que toi, réplique l'autre.

Entendant la querelle, le patron entr'ouvre la porte de son bureau :

— Pardon, messieurs, vous oubliez que je suis là!

Un calendrier à effeuiller, donnait, à la date du 5 mai, cette éphéméride :

« Le niveau du lac de Bièvre s'élève, en quelques heures, de 45 mètres (!!!). »

L. MONNET.

| | |
|--|---|
| Magasins populaires de Max Wirth Zurich, Bâle et St-Gall, offrent à des prix très avantageux et envoient échantillons franco. Adresse : Max Wirth, Zurich. | Toiles en coton écriu ou blanch., 20 c. p. m. Indiennes p ^r robes et enfourag. 45 c. » Cotonnes p ^r chemises, bon teint 40 c. » Cout., lit. et limoges p ^r enfour. 85 c. » Piqués, Basins et Damas 60 c. » Rid., vir., étoff., etc., p ^r meub. 45 c. » Etoif. p ^r habillem. d'ouvriers, à 4 fr. » Immense choix. Prix reconnus excessivement bon marché. |
|--|---|

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, rue Pépinet, LAUSANNE rue Pépinet, 3.

AU RABAIS

Couleurs anglaises en godet pour l'aquarelle

DE LA MAISON WINDSOR ET NEWTON

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.